



## L'inflation du langage selon Gilbert Hottois

Jean-Dominique Robert

---

Volume 38, Number 1, 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/705904ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/705904ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this note

Robert, J.-D. (1982). L'inflation du langage selon Gilbert Hottois. *Laval théologique et philosophique*, 38(1), 81-86. <https://doi.org/10.7202/705904ar>

Note critique

## L'INFLATION DU LANGAGE SELON GILBERT HOTTOIS \*

LE PRÉSENT VOLUME de Gilbert Hottois repose sur une très large information, prise à différents domaines. Par ailleurs, son titre n'indique que partiellement le but poursuivi. Essayons donc de préciser tant ce dernier que la raison d'une telle information; ce, en « situant » l'auteur du travail. Ce sera déjà une façon de comprendre ses préoccupations et de saisir le lieu dont il entend parler.

Gilbert Hottois est licencié en philosophie et en philologie romane, docteur en philosophie et auteur d'un livre : *La philosophie du langage de L. Wittgenstein* (1976). Il prépare actuellement un essai de « Métaphysique du langage », mais ses recherches l'ont conduit à s'intéresser de plus en plus au retentissement de la techno-science dans la pensée et l'imaginaire contemporain; recherches dont il fait état dans le volume que nous allons analyser.

Au sujet de l'inflation actuelle du langage, le titre porte : *causes, formes et limites*. L'auteur explicite le contenu de ces indications en disant : « Ces causes sont la science positive et sa mainmise sur la référence extralinguiste d'une part, la techno-science et la possible mise en question pratique de l'homme en tant que *zoon logon echon*, d'autre part; ces formes constituent le « secondaire » selon les deux grands flancs de la métalinguisticité et de l'adlinguisticité; ces limites, enfin, sont l'exténuation du langage dans l'expérience du mur cosmique: elles ne nous jettent pas dans le silence, elles devraient être l'amorce d'une déflation et d'un désinvestissement du langage, solidaires d'une réorientation et d'un changement de qualité des intérêts de la pensée philosophique contemporaine » (p. 29). « Réorienter » la pensée philosophique, c'est donc ce que fera toute la troisième partie de la troisième section, consacrée à : *Philosophie et futur* (pp. 305-368). Voici ce qu'écrit G.H. en la commençant : « Cette dernière partie contient l'amorce d'un virage ou d'une rupture. Cette rupture que nous voulons amorcer est encore bien bénigne; elle n'est que l'invitation à défaire le nœud de la philosophie entendue comme l'exercice suprême de l'essence de l'humain en tant que *zoon logon echon* (le « secondaire » est le prolongement de cet exercice); elle est le début d'une réaction contre ce surinvestissement du langage que même des scientifiques s'accordent pour déterminer comme le "choix" par excellence de

---

\* Gilbert HOTTOIS, *L'inflation du langage dans la philosophie contemporaine. Causes, formes et limites* (Préface de Jean Ladrière, Université libre de Bruxelles, Faculté de philosophie et lettres, LXIX). Un vol. 24 × 16, 391 pp., Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1979.

l'espèce. Nous parlerons de pontages cosmiques non langagiers et de déflation du langage » (p. 305).

On voit dès lors que le but final de G.H. est, au-delà de la recherche des causes, des formes et des limites de l'inflation actuelle du langage, de *philosopher à sa manière*. Il est ainsi conduit, pour finir, à esquisser « une estimation *non anthropologique* de la techno-science ». Et il veut y être attentif à la portée philosophique éventuelle de tout ce qui fermente aujourd'hui dans *le nouvel imaginaire* qui nourrit l'utopie techno-scientifique, la science-fiction, la futurologie, etc.

Cette dernière partie de l'ouvrage est évidemment celle qui, comme le dit son auteur, risque de « révolser » le plus totalement le lecteur. C'est toutefois — il le dit aussi — celle qui lui tient le plus à cœur, et *nous le comprenons*. De toute façon, il lui a fallu une belle audace pour tenter un essai qui forcera chacun à réfléchir. Par ailleurs, si G.H. n'a pas craint de prendre des risques, il reste fort conscient de la relativité des propositions et projets philosophiques qu'il avance : il ne prétend rien *prouver*, ni rien *imposer*. Il invite à réfléchir en sa compagnie, et, si l'on voit où va son cœur, il ne force aucun autre cœur à battre à l'unisson !

La *Préface* de Jean Ladrière peut aider à s'approcher d'un gros ouvrage, plein de néologismes, de lourdeurs et de répétitions — peut-être impossibles à éviter. « Le diagnostic que porte M. Hottos sur la situation présente de la philosophie s'articule autour de deux thèmes, qui se répondent d'ailleurs comme les deux faces d'un même état de choses : d'une part ce qu'il appelle, reprenant un terme lacanien, la "forclusion du cosmos" (signifiant par là que, dans le discours philosophique contemporain, dans le discours phénoménologique-herméneutique en particulier, où il est cependant perpétuellement question du monde, mais seulement comme monde du sens et du discours, le cosmos ne trouve pas de place, qu'il est une réalité dont, en fait, on « ne veut et ne peut rien savoir »), et d'autre part ce qu'il qualifie d'"enfermement" dans le langage » (pp. 14-15). Il faut noter ici que le « cosmos » dont parle G.H. n'est pas une « réalité de soi inaccessible » ; c'est « le cosmos en tant que champ d'opération de la science et de la technique » ; ce qu'il appelle le « cosmos techno-scientifique ». Dès lors, « une double tâche se présente donc : d'une part, il s'agit de repérer et d'analyser les différentes formes du phénomène de "secondarité", caractéristique de la philosophie contemporaine et conséquence de son enfermement dans le langage, d'autre part, il s'agit de rendre visibles les signes à travers lesquels s'annonce, comme hors-champ de la philosophie, le cosmos techno-scientifique » (p. 15).

La « secondarité » de la philosophie contemporaine indique donc, pour G.H., l'abandon de *l'autre du langage* par le philosophe : celui-ci occupe en effet une *position seconde* par rapport aux discours qu'il analyse et qui, *eux*, « sont en prise directe sur ce qui n'est pas le langage » (p. 14). *Racine de tout* : « ce type de philosophie repose en fin de compte sur un présupposé constitutif, qui consiste à interpréter l'être comme "logos" » (p. 15). À noter que la mise en évidence du phénomène de « secondarité » de la philosophie — sans négliger la philosophie anglo-saxonne — est surtout réalisée en fonction de la philosophie du continent, sous ses formes : phénoménologique, herméneutique, dialectique, structuraliste. D'où le recours précis et constant aux textes de Heidegger, Gadamer, Merleau-Ponty et Derrida.

G.H. entend donc mettre en lumière la « forclusion » du cosmos, mais il lui paraît aussi nécessaire de montrer encore comment les philosophies continentales auxquelles on vient de faire allusion tentent de « réintégrer » *indûment* un tel cosmos dans l'empire du « logos ». Mais, tout en poursuivant ces buts, G.H. vise à découvrir certains symptômes annonciateurs de ce qui se laisse pressentir dans certaines formes de l'imaginaire contemporain. Et c'est précisément là que les difficultés de son entreprise se révèlent.

Comme l'écrit J.L., « nous ne disposons pas des catégories nécessaires pour penser philosophiquement le cosmos techno-scientifique selon ce qui s'annonce en lui précisément d'irréductible aux formes d'interprétation actuellement opérantes. Comment dès lors faire apparaître de façon vraiment justifiée cet extérieur de la philosophie qui marque à la fois les limites de la pensée actuelle et les tâches de la pensée à venir ? » (pp. 15-16). S'il montre les périls de l'entreprise de G. Hottois, J.L. ne loue pas moins les qualités de son effort, et le plus bel éloge qu'il en fait souligne en même temps son caractère particulier : « M. Hottois nous oblige à rencontrer des questions essentielles à travers lesquelles pourrait bien s'annoncer quelque nouvelle figure de la pensée. Ces questions rejoignent d'ailleurs des préoccupations qui commencent à se faire jour dans la pensée scientifique, là où celle-ci, s'écartant de plus en plus de ce qui relève du représentable, se trouve obligée de remettre en cause les modes classiques de conceptualisation, mais sans cependant disposer encore des instruments épistémologiques adéquats pour penser la vérité de ce qu'elle réalise. C'est qu'elle est à la fois en retard et en avance sur la pensée philosophique "secondaire". En retard dans la mesure où elle reste encore, à un certain niveau et dans l'idée qu'elle se fait de son propre travail, attachée à la figure de la représentation. En avance, dans la mesure où, dans ses instaurations effectives les plus audacieuses, elle met déjà en œuvre un mode de rapport au monde qui ne relève plus de la souveraineté d'un "logos" mais qui s'inscrit dans la naturalité des systèmes dont le fonctionnement fait le monde. Là où s'effondre la représentation émerge l'opérateur. Mais nous n'avons pas encore véritablement réussi à penser ce qu'il en est de l'opérateur. Le questionnement mis en mouvement par M. Hottois indique cette direction. Il nous fait pressentir un lieu où pourraient bien se rencontrer la pensée par laquelle la philosophie du "logos" est amenée à se mettre en question elle-même et la pensée par laquelle la science, et de façon plus spécifique même la technoscience, tente de coïncider avec ce que lui révèle sa propre pratique » (p. 16-17).

Jean Ladrière achève sa *Préface* par un ensemble de questions radicales et fondamentales que ne pourra pas ne pas se poser le lecteur exigeant. Devons-nous vraiment croire possible une compréhension de nous-mêmes qui aurait totalement coupé les ponts avec toute espèce de logos, ou qui aurait radicalement changé de structure ? Comme l'écrit J.L., « Une telle question a-t-elle réellement un contenu ? Les conditions à partir desquelles elle pourrait être valablement posée sont-elles suffisamment élucidées ? N'appartient-elle pas encore secrètement à un mode de pensée dont elle paraît annoncer le dépassement ? Ou n'est-elle pas seulement une sorte d'extrapolation suggérée par une vision scientifique encore prise elle-même dans la figure de la représentation ? On ne peut entrer dans la problématique développée par M. Hottois sans être amené à se poser de telles questions, qui sont d'ailleurs du type de celles que pose toute problématique des limites. Mais de telles

questions sont fécondes, parce qu'elles alertent la pensée et sont susceptibles de rompre certaines habitudes et certains enchantements, et de faire valoir la force à la fois disruptive et instauratrice de la problématique qu'elles questionnent » (p. 17-18).

Revenons à une affirmation de J.L., pour en souligner l'importance : « Là où s'effondre la *représentation*, émerge l'opérateur. *Mais nous n'avons pas encore véritablement réussi à penser ce qu'il en est de l'opérateur* » (p. 17, souligné par nous) !

En face de cette affirmation, posons ce texte de G.H. : « Aussi bien devons-nous nous contenter de formuler une hypothèse, en l'assurant moins par des raisons que par des témoignages et en n'ignorant pas que beaucoup d'arguments pourraient être convoqués contre cette hypothèse. Cette hypothèse est simple à énoncer : ni les mathématiques ni la technique (dimensions déterminantes de la science moderne et plus encore de la techno-science) ne sont de nature langagière, de l'ordre de ce logos avec l'essence duquel la philosophie a toujours tendu à se confondre. De cette altérité, le *logos* ne peut prendre la mesure, il ne peut la maîtriser, il ne peut que la trahir en feignant de se l'assimiler » (p. 326). *Hypothèse*, ici, signifie *choix*. Sans doute celui-ci est-il en relation directe avec un autre choix, énoncé comme suit : « la manière dont, par la techno-science, l'homme se rapporte au cosmos, relève, selon nous, de plus en plus exclusivement de pontages non langagiers, surtout si l'on admet que les mathématiques ne sont pas de l'ordre du langage » (p. 346).

Puisque G.H. ose avancer son projet avec une tranquille audace, osons aussi lui répondre : il y a chez vous une volonté déterminée d'aller au-delà du langagier, du théorétique, du logos. Elle sera toujours, pensons-nous, handicapée par le fait que vous êtes bien forcé, *vous aussi*, — et vous le savez — d'user du langage pour exprimer une réflexion qui, *par quelque côté*, a toujours partie liée avec un logos — ne fût-ce que celui-là qui est propre à la mathématique. Il est peut-être trop aisé de dire qu'elle n'est pas un langage.

Le rêve de se passer du langagier et du logos humain pour aller *au-delà* et *en dehors* ou, encore, *en deçà* — si l'on préfère — est un peu similaire au rêve d'objectivité totale et absolue de certains scientifiques visant à une pure neutralité à l'égard de l'humain. Il y a chez G.H. un choix qui paraît conduire à l'irréalisable, même si l'on était d'accord avec lui pour dire que la science actuelle n'est plus *représentation*, *vision*, mais *technique opératoire* et *transformation de l'univers*. C'est qu'en effet quand on parle de l'opérateur, on ne peut le faire qu'à l'aide d'un langage, et, d'une façon ou d'une autre, en articulation au langage *naturel* qu'il est impossible de couper lui-même de l'humain où il a pris racine. Ceci dit, comment ne pas remercier Gilbert Hottois de ses audaces ? Elles ouvrent des perspectives sur lesquelles on ne peut sans dommage refuser de penser.

Pour comprendre certaines prises de position capitales de G.H., il est nécessaire de bien saisir ce qu'il entend par la « prospection cosmique » (pp. 358-362, surtout). Il rappelle d'abord qu'aux yeux de beaucoup de physiciens actuels la *nature* ne semble plus un tout universellement ordonné, étalé sous le regard, et que « la techno-science » s'identifie essentiellement à une Recherche (*Forschung*), où sujet et objet ne sont pas séparés. Toutefois, chez eux, l'attitude théorétique reste encore en travail, souvent dominée par la *Futurologie*. Or, précisément, aux yeux de G.H., « la prospection cosmique » n'est pas une *Futurologie*, car « elle est moins l'application de

la techno-science que la pratique même de celle-ci dans la perspective globale de faire l'essai de tout ce qu'il est possible et ce précisément parce qu'il paraît de moins en moins crédible que l'on puisse faire l'économie théorique et discursive de l'essai du possible » (p. 359). En plus clair : « Même armée des théories les plus sophistiquées, la techno-science est aujourd'hui de plus en plus *intervention cosmique*. On pourrait le montrer à l'échelle de la transformation de la planète et de l'exploration de l'espace. On l'a vu, principalement, au niveau microphysique. Et cela est encore vrai, de plus en plus, dans le domaine de la prospection du vivant. La manipulation bio-génétique, qui est l'essai du vivant, est devenue indispensable pour faire progresser la recherche fondamentale » (p. 359). Dès lors, aussi, « la prospection du cosmos ne peut être conçue comme l'exercice d'un logos supérieur qui aurait repris à son compte les privilèges anciens du logos philosophique. La pensée secondaire procède, en partie, de cette confusion et c'est pourquoi elle ne connaît d'autre rapport à la techno-science qu'une relation polémique, tendue, de lutte ouverte ou sournoise pour la possession du logos ». Au contraire, « la pensée post-secondaire a compris que l'effraction du futur n'est pas placée sous le signe des puissances du Logos, qu'elle n'est, en fait, placée sous aucun *signe*, qu'elle est sans poteau indicateur. Le philosophe post-secondaire ne se sent plus volé d'un logos dont il a, de l'intérieur, suivi l'inflation et l'exténuation. Certes, il continue de parler mais son témoignage ne s'alimente plus, sans réserve, au surinvestissement naturel du langage et il n'encourage plus du tout la surenchère inflatoire » (p. 362).

G.H. est fort conscient de la situation « éthique » *concrète* dans laquelle il place dès lors l'homme et l'humanité tout entière. Il écrit : « La prospection cosmique comporte des risques absolus et la prudence caractéristique de la conscience futurologique est sans doute indispensable à condition qu'elle ne se transforme pas en pusillanimité, en blocage systématique inspiré par les chimères d'un imaginaire archaïque. Risques absolus, car la *prudence* est une vertu humaine indispensable dans le champ de l'action humaine alors que *ce dont il s'agit dans la prospection cosmique n'appartient plus à ces régions que le regard de l'homme prudent pouvait parcourir préalablement à l'entreprise* » (p. 366 ; souligné par nous). Dans de telles perspectives, demandera-t-on, « Qu'en serait-il de l'homme dans quelques millions d'années ? Que signifie dans le contexte d'une telle question le choix individuel de l'homme pour l'homme ? » (p. 367). *Réponse* : « À l'échelle cosmique du temps, l'idée d'une conservation de l'humain nous paraît chose bien invraisemblable. Peut-on sérieusement *concevoir* que l'homme se conserve durant des millions d'années ? Imagine-t-on une durée *historique* de cent millions d'années scandée par des guerres, des luttes socio-politiques, des régressions et des progrès sociaux, des révolutions ou profilant une augmentation constante du pouvoir d'achat et des kilowatt-heures disponibles ou la visée soutenue de la fin historico-symbolique de l'histoire... ? Entend-on une tradition vieille de dix millions d'années ? » (p. 367) La réponse ultime de G.H. est sans doute apportée par ce qui suit : « Seul un imaginaire nouveau, une conscience du futur, l'impulsion de la prospection cosmique pourraient ici, peut-être, faire le contrepoids. La dignité ultime de l'homme cherchant à s'affirmer non plus — parce que c'est là une fixation devenue inutile et à la longue nuisible, régressive — dans l'assomption de sa nature (spécialement des paramètres de la finitude), mais *dans l'audace et le risque de la négation de cette nature* » (p. 368).

Avant de terminer, ajoutons une remarque particulière: G.H. consacre de longues pages au destin d'une physique qui ne sait plus très bien comment s'articuler au « réel » et qui semble en proie à ce que l'on pourrait appeler un « nominalisme » (voir surtout pp. 272-282). Or, à cet égard, il serait possible de *tempérer* ses affirmations ou mieux (peut-être) de *compléter son information* par l'apport de recherches plus récentes. Bernard d'Espagnat a poursuivi les réflexions qu'il avait déjà amorcées ailleurs (*Conceptions de la physique contemporaine*, Hermann, 1965) dans un ouvrage récent très remarqué: *À la recherche du réel. Le regard d'un physicien*, Gauthier-Villars, 1979 (voir le compte rendu de Maurice d'Arvonny dans *Le Monde* du 4/12/79). Il faut y joindre l'ouvrage de Paul Scheurer, *Révolutions de la science et permanence du réel*, (« Croisées »), Paris, PUF, 1979. Par ailleurs, comme le signale Christian Delacampagne, la question du *nominalisme* est remise à l'ordre du jour par des philosophes réfléchissant aux données de la physique la plus actuelle. Voir: *Le nominalisme à la mode*, in *Le Monde* du 6/1/1980, p. XVII. On y rend compte du numéro 33 de la revue *Nouvelle École*, intitulé: *L'idée nominaliste* (Paris, éd. Copernic, 1979).

Jean-Dominique ROBERT